

## La Main gauche de Fadil Chouika Préjugés et stigmatisation sociale



**L**e court-métrage *La Main gauche* du réalisateur marocain Fadil Chouika évoque le refus de la différence et l'enfer que la société ou la famille fait vivre à un être différent, ici l'enfant gaucher. Fils du réalisateur marocain Driss Chouika et directeur photo sur plusieurs films marocains, Fadil Chouika porte la réflexion sur la stigmatisation d'un individu pour être La Main gauche, un court-métrage sur le stigmate d'un membre du corps humain devenu source d'un malaise familial. Sortie en 2011, cette fiction de 22 mn nous plonge dans la vie d'Abdelali, traumatisé par un père qui n'hésite pas à lui faire subir les pires sévices afin de le dissuader d'utiliser sa main gauche. Le conflit entre le père qui veut contrecarrer la nature et un fils qui suit son inclination dure toute une vie. En effet, le film suit Abdelali enfant, adolescent et même père de famille. C'est dans cet univers que se construit le film. Fadil Chouika est un directeur photo avisé et le soin mis dans la poésie de l'image et du son le démontre. D'emblée, le film s'ouvre sur un gros plan avec, au centre, un visage barbu à la posture agressive et imposante. Puis un bébé qui crie, et cela devient une espèce de chœur qui s'enchaîne le long du film même à l'âge adulte. Ce

son est omniprésent et ses modulations accompagnent les déchainements de violence du père et les annoncent parfois. Au-delà de la maîtrise technique, ce film est la peinture d'une société marocaine très phalocratique qui laisse peu de liberté à la femme. Le père est omnipotent, sa femme et de sa fille sont toujours muettes. Seuls des plans serrés sur leur visage nous montrent leur réprobation silencieuse. Le choix de film, l'enfant et l'adolescence du personnage en noir et blanc pour l'essentiel traduisent la violence qui assombrit la vie du jeune gaucher. Fadil Chouika nous présente une société marocaine qui a maille à partir avec ses préjugés. À travers le conflit entre père et fils au sujet de la main gauche, on peut entrevoir cette peur de la différence et l'intolérance de la société. C'est une peinture très sombre de la société. Heureusement que le réalisateur nous propose une issue heureuse. Le fils de Abdelali, qui est gaucher lui aussi, contraint son grand-père à accepter sa différence. Et le repas familial pris ensemble qui clôt le film ne présage-t-il pas de lendemains sans traumatisme pour le fils d'Abdelali ? C'est en clair sur une note d'espoir que s'achève le film.

**Martial E. Ngueta  
Dorothee Broohm**

## AfriCiné

Ce bulletin est publié par la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique (FACC) avec cette année le soutien du FESPACO, de l'Organisation internationale de la Francophonie et d'Africultures. Il est rédigé par des journalistes membres de la FACC présents au Fespaco 2013, venant de 15 pays d'Afrique :

- Afrique du Sud : Katarina HEDREN
- Bénin : Rodéric Abdon DEDEGNONHOUN
- Cameroun : Martial NGUEA
- Côte d'Ivoire : AboubakarYéo M'BAH
- Diaspora (Canada) : Djia MAMBU
- Gabon : Frédéric LONG ; Armelle BAOULE
- Guinée : Marco Ibrahima Sory BAH
- Mali : Alhassane Houzeimata MAIGA
- Niger : Harouna GOREL
- Nigeria : Derin AJAO
- Sénégal : Fatou Kine SENE
- Togo : Gokalé Dorothee BROOHM
- Tunisie : Narjes TORCHANI
- Burkina Faso : Abraham BAYILI, Victor KABRE, Paule Arlette HIEN, Sid-Lamine SALOUKA, Aboubacar SANFO, Valentine SANOU, Bénédicte SAWADOGO.
- Animateurs : Samir ARDJOU (Algérie), Olivier BARLET (France), Saidou Alceny BARRY (Burkina Faso), Thierno Ibrahima DIA (Sénégal), Espera DONOUVOSSI (Bénin).
- Secrétaire de Rédaction : Voahirana Barnoud
- Directeur de publication : Baba DIOP, président de la FACC
- Coordination diffusion : Emmanuel SAMA
- Maquette : Harouna ILBOUDO

*Nous remercions l'ambassade de France au Sénégal et en Algérie, les Goethe Institut d'Afrique du Sud et du Nigéria, le ministère de la Culture de Tunisie, l'Institut Gabonais de l'Image et du Son (IGIS) et l'association Vanuit het Zuiden/Depuis le Sud, pour avoir pris en charge des billets d'avion permettant la présence de journalistes à l'atelier.*

**Nous contacter :**  
[www.africine.org](http://www.africine.org) / [africine@yahoo.fr](mailto:africine@yahoo.fr)

## EDITORIAL La critique !

C'est la sixième fois que la Fédération africaine de la critique cinématographique (FACC) organise, en collaboration avec Africultures, un atelier au Fespaco. Depuis 2003 en effet, des critiques de différents pays d'Afrique se réunissent pour analyser les films et publier ce bulletin. Durant l'année, ils sont en contact via deux forums internet rassemblant plus de 300 journalistes culturels africains : échanges d'infos, débats, vie de la Fédération. Présente dans une trentaine de pays d'Afrique, la fédération anime le site internet AFRICINE.ORG, qui a pour socle la base de données internationale mutualisée et interactive Sudplanète. Alors que les aides se réduisent, la FACC trouve encore des partenaires pour soutenir cet atelier : l'Organisation internationale de la Francophonie qui apporte le gros du budget, mais aussi l'ambassade de France au Sénégal et en Algérie, les Goethe Institut d'Afrique du Sud et du Nigéria, le ministère de la Culture de Tunisie, l'Institut gabonais de l'Image et du Son et l'association Depuis le Sud qui ont pris en charge des billets d'avion. Que tous soient remerciés d'avoir compris qu'en encourageant la cinéphilie et en opérant la médiatisation des œuvres, une critique de qualité est essentielle à la notoriété et la diffusion des films d'Afrique. Le cinéma est une passion qui se partage et c'est avec des passionnés qu'il trouve son économie pour exister. Comme un film avec un spectateur, la critique est un dialogue avec un lecteur ou un auditeur, un peu comme une lettre à un ami, avec pour seul souci de développer l'esprit critique et donc la liberté de penser et de créer. La critique ne détient pas la vérité et n'est pas un jugement : elle est une invitation au débat en proposant un regard singulier, un éclairage réfléchi. Mettant les films en perspective et mobilisant la culture de tous, elle écrit une histoire du cinéma et donc des sociétés. Chaque article des bulletins Africiné est issu d'un travail collectif, tant d'analyse que rédactionnel. Nous aimons les films qui aiment les spectateurs, c'est-à-dire les films qui mobilisent en nous ce qui nous permet de rêver notre avenir.

**Bon Fespaco et bonne lecture !**

## How to steal 2 million de Charlie Vundla Manipulations à tous les étages



**L**es villes sud-africaines figurent au palmarès des plus criminelles du monde. En effet, avec l'avènement d'une société multiraciale depuis la fin de l'Apartheid en 1994, il s'est produit une nouvelle

donne offrant de nouvelles opportunités à la majorité noire du pays mais accroissant également les inégalités et, par là, la délinquance. Le microcosme des truands est très attractif pour le cinéma parce qu'il constitue un réservoir de personnages et de situations à la fois fascinants et aisément reconnaissables pour un public largement conditionné depuis les débuts du 7e art.

**Suite page 3**

## Trapped de Mansan Gomont Le piège de la déformation professionnelle

**E**st-il possible de réussir un film de genre dans le contexte cinématographique africain ? La réalisatrice ivoirienne Mansan Gomont est passée par une carrière dans la télé-réalité et la publicité avant de réaliser *Trapped*, court-métrage en compétition. Dans ce

film, elle a choisi de raconter comment « Sam, un scénariste professionnel est piégé par son propre esprit ». Ce personnage vit entre les rêves et les fictions. Son sommeil comme son éveil sont habités par son acharnement pour

**Suite page 4**

## Dialemi, elle s'amuse de Nadine Otsobogo Au cœur d'une inspiration solitaire !



**E**n plein rêve, le sculpteur (Laurent Owondo), l'acteur principal du film *Dialemi, elle s'amuse*, vit dans une baraque en bordure de mer. Isolé, mais en forte communication avec un environnement naturel bouillonnant de mer, forêt, animaux, il aide des enfants à créer des œuvres d'arts. Ce personnage emporte les spectateurs dans un univers onirique poétique : une femme imaginaire apparaît dans sa chambre pour parler, chanter, danser et enfin donner de l'espoir. Il

**Sutie page 2**

*Dialemi, elle s'amuse*

Suite de la page 1



n'est concentré que sur elle, mine serrée, toujours en espérant retrouver cette femme imaginaire. Son souci est de vivre avec la muse noire. Il est profondément obsédé par cette muse et préfère rester dans la précarité plutôt que de s'offrir le cadre décent que lui propose un marchand d'arts africains. Laurent Owondo incarne à merveille le personnage du sculpteur dans sa sensibilité créatrice et son inspiration par cette femme imaginaire. Dans une belle continuité, les séquences du film nous tiennent en haleine, par la beauté des images. Leur sensualité est en harmonie avec la fascination du sculpteur, de la même façon qu'il caresse son œuvre qui naît peu à peu. Rien d'étonnant alors à ce que la réalisatrice nous montre la beauté nue de cette muse. On verra

dans une étonnante ellipse (illusion qui raccourcit le temps) la sculpture terminée, dans la plus pure tradition de la célèbre pierre de Mbigou que l'on trouve au Gabon. Et voilà qu'en vingt (20) minutes, le film explore les supplices de l'inspiration, la fascination pour la muse, le rapport entre l'artiste et l'œuvre, le processus de création et le questionnement sur l'objet de l'art. Avec cette exploration ouverte, Nadine Otsobogo a choisi les lumières naturelles de son pays, le Gabon, qui apparaît dans toute sa splendeur. C'est dans la solitude qu'on peut rêver l'amour : le sculpteur choisit un environnement limité mais la réalisatrice élargit sa vision en ouvrant ses images à la nature environnante. Lui est dans le secret de sa créativité,

mais elle ne se cantonne pas à sa solitude et montre à quel point elle peut être créatrice par la beauté des couleurs, des lumières et des formes. Cela rappelle la phrase du poète : « *La vie est un rêve. L'amour en est le rêve et vous aurez vécu que vous avez aimé* » Mais le sculpteur n'est pas désincarné : il tient aussi à transmettre aux jeunes générations ses capacités créatrices. On le voit ainsi animer un atelier où des enfants sculptent eux-mêmes ou bien façonnent des jouets. Selon la réalisatrice du film, Nadine Otsobogo, « *le thème de l'œuvre n'est pas forcément l'amour, c'est l'inspiration qui nous touche aussi bien en réalisation, en écriture ou en production* ». « *En fait, c'est ce qui est au fond de nous, je voulais parler de l'amour, mais de l'amour intérieur, qui nous inspire tous les jours* », précise-t-elle. Avant ce court-métrage, dans le même ordre d'idées, la réalisatrice avait tourné un autre court métrage, *Songe au rêve*, pour encourager les spectateurs à rêver. « *Tout ce qui vient part du concret, de notre réalité, pour être ensuite transformé, transcendé* », a dit Nadine Otsobogo, pour soutenir sa philosophie. Il s'agit pour elle, de parcourir, à chaque étape de sa réalisation, des univers oniriques poétiques qui sont proches de la société. C'est ainsi les parties cachées de l'homme que la jeune réalisatrice dévoile à travers ses films.

Rodéric Abdon Dèdègnonhou



Suite de la page 1



Charlie Vundla, réalisateur

Pour son premier long-métrage, *How to steal 2 million*, le jeune réalisateur Charlie Vundla a choisi de s'attaquer au thriller, en utilisant toutes les ficelles du genre, avec pourtant une certaine originalité dans sa démarche. Admirateur de Quentin Tarantino, Vundla part d'une intrigue principale mettant en scène Jack, un truand sorti de prison avec la ferme intention de se remettre sur le droit chemin. D'autres récits secondaires, mêlant histoire d'amour et tragédie, étoffent la trame linéaire du scénario. Jack, qui est obligé de solder des comptes avec son passé, à la fois financiers et amoureux, est pris dans un engrenage : il doit opérer un cambriolage au profit d'un ami devenu

entre-temps le mari de son ex-femme. Pour ce dernier coup de sa carrière, Jack s'allie à Olive, une jeune voleuse au talent prometteur qu'il séduit et qu'il entreprend de coacher... Le duo improbable formé par Jack et Olive appartient à la catégorie des héros rebelles qui, en transgressant les règles sociales mal faites, acquièrent la sympathie du spectateur. La focalisation opérée par Vundla sur des individus en rupture, privilégie les conflits intérieurs mais ne produit pas



un film intimiste. Au contraire, le réalisateur parvient à un objectif majeur de l'artiste : poser les problèmes de sa société. Cadres serrés, éclairage axé autour de clairs-obscurs, tout est pensé pour éloigner le spectateur de la vie sud-africaine, en dépit de l'irruption de la langue zouloue dans les dialogues et de la musique sud-africaine moderne qui accompagne les actions. Mais ces choix ont aussi pour but de mettre en lumière la complexité psychologique des personnages. Se sachant pris au piège d'une société, elle-même étant une prison à ciel ouvert, ceux-ci tentent de s'en sortir au moyen de la manipulation. Et si Charlie Vundla n'a pas le talent de Tarantino, c'est en tout cas bien essayé.

Sid-Lamine SALOUKA

*A ton vieux cul de nègre... d'Aurélien Bodinaux*

**Violence de mots sur maux sociaux**

C'est au grand comédien congolais Dieudonné KABONGO que le réalisateur belge Aurélien BODINAUX consacre cet hommage. Dans un huis-clos se déroulant dans une maison de retraite bruxelloise, Dieudonné Kabongo joue le rôle d'un Africain qui invite pour son anniversaire un ami belge (joué par François Beukelaers). Dans ce face à face, les deux hommes s'affrontent autour de la

colonisation belge au Congo, ses suites. Aurélien Bodinaux recrée la forme théâtrale (deux personnages dans une chambre) dans laquelle Dieudonné excellait. Ce choix de mise en scène permet aux deux acteurs de déployer tout leur talent dans un mélange de chaleur, de froid et de colère enfoui à l'intérieur de chacun. Ils se vident la vessie, à tour de rôle au propre comme au figuré. L'espace étroit leur laisse peu de

chance de s'échapper de l'Histoire et de leurs histoires personnelles. Ce film a été sélectionné en Hommage à Dieudonné Kabongo décédé, tel Molière, sur scène en octobre 2011, alors qu'il revenait du Burkina Faso depuis juste quelques heures. Tel le titre, la violence des mots traduisent les maux sociaux.

Armelle BAOULE

*Trapped*

Suite de la page 1



capte que ce qui peut le renvoyer à des éléments de ses rêves et l'aider à écrire.

On retrouve d'ailleurs le personnage de sa femme dans différentes situations qu'il imagine et espère transposer sur le papier. Ce va-et-venir entre réalité et fiction d'un côté, rêve et réalité de l'autre va finir par le perdre. Sam est en effet « *trapped* » (piégé) quand son envie d'écrire devient une obsession. Il en arrive à ne plus distinguer entre ce qui est réel et ce qui ne

l'est pas. Et le pire s'en suit.

À son tour, Mansan Gomont est, dans ce premier court-métrage qu'elle réalise, piégée par sa carrière à la télévision. La déformation professionnelle est évidente, depuis l'image jusqu'au surjeu des acteurs. De plus, le cadre dans lequel la réalisatrice place son histoire rappelle des codes télévisuels venus d'ailleurs, où la parole et l'exposition prennent le dessus sur la composition. Pourtant, elle puise

l'idée de son film dans l'univers cinématographique, domaine de ses études effectuées à New York. C'est un film dont le personnage principal est un scénariste, métier quasi-absent du contexte social et cinématographique africain. On peut y voir de l'audace, une recherche d'originalité et une tentative de rompre avec ce contexte parfois réducteur, à condition que l'histoire soit bien ficelée et bien filmée. Dans ce sens, on peut percevoir dans *Trapped* une volonté de coller à la structure de quelques fictions hollywoodiennes du genre, le film est d'ailleurs en anglais, mais le montage de certaines séquences, en particulier les scènes d'action, ne donne pas l'effet escompté, à cause d'un rythme trop rapide ou trop lent.

Côté forme, *Trapped* semble un cas symptomatique du dilemme d'une génération de jeunes cinéastes africains, ouverts au monde grâce au petit écran, et qui se retrouvent à faire du cinéma avec des références et un background télévisuels. Cela engendre une sorte de mimétisme dont souffrent leurs œuvres. Dans le même temps, et en ce qui concerne *Trapped*, il n'est pas à isoler de la nouvelle mouvance des fictions populaires en vogue en Côte d'Ivoire. Mansan Gomont pourrait y trouver sa place dans le futur, grâce à une meilleure maîtrise de l'écriture scénaristique et de la réalisation cinématographique.

Narjès TORCHANI

## Entretien avec Pascale Obolo,

### réalisatrice camerounaise de *Calypso Rose*

**« On a besoin de gens qui essaient d'innover dans l'écriture, de montrer un autre cinéma, différent, moderne et qui dialogue avec le reste du monde »**

**Bonjour Pascale, pouvez-vous nous présenter votre film *Calypso Rose* ?**

*Calypso Rose* est une artiste. La première femme à avoir remporté le titre de reine du calypso, et qui faisait partie aussi du premier mouvement féministe à Trinidad. Toute sa vie, elle s'est battue pour le droit et l'égalité des femmes dans les Caraïbes. Pour moi, elle est un exemple en qui beaucoup de femmes peuvent se retrouver, aussi bien les Occidentales que les Africaines.

**Combien de films avez-vous à votre actif ?**

Une dizaine de films dont des longs métrages documentaires, des films expérimentaux, de la vidéo d'art mais aussi des fictions. Je travaille beaucoup sur l'écriture, je donne des cours à Paris sur comment faire évoluer le cinéma à travers l'évolution des nouveaux médias, des nouvelles écritures. C'est ça qui m'intéresse. C'est vrai aussi que dans mes films, il y a un travail très spécial sur la

construction du récit. Par exemple, *Calypso Rose* a une construction bien précise et spéciale, c'est-à-dire que je me suis servie de visions et j'ai raconté ces visions, qui donnèrent un rythme au film, t'emmenant chaque fois d'un pays à un autre, de te faire voyager en somme.

***Calypso Rose est dans la compétition documentaire...***

Oui et c'est la première fois au Fespaco. Je suis très contente surtout que Rose a toujours voulu que ce

film soit vu en Afrique. J'espère que ce film va être remarqué, parce que je trouve qu'il a une écriture innovante pour le cinéma africain et qu'on a besoin de gens qui essaient d'innover dans l'écriture, qui essaient de faire avancer, de faire évoluer le cinéma, de montrer un autre cinéma, différent, moderne, et qui dialogue avec le monde entier. C'est tout ce travail sur l'esthétique qui m'intéresse. De montrer que même à travers l'esthétique on peut raconter, montrer des histoires fortes qui touchent les gens.

Dans mes films, je travaille beaucoup sur les nouvelles écritures, sur l'évolution des langages cinématographiques, donc visuelles. Dans chaque ville, on découvre une facette de l'histoire de cette femme. Tobago, c'est sa ville de naissance. New York, c'est la femme immigrée qui part à la conquête du monde, qui lutte pour ses droits et pour le respect de l'égalité des droits des femmes. Paris, c'est la femme artiste, parce que c'est une Diva qui a sacrifié toute sa vie à la musique, à son art. Et quelque part, ce

***mariée, on a même l'impression qu'elle déteste les hommes...***

En fait, ce fut un traumatisme. Jusqu'à 18 ans, elle n'avait jamais eu de rapports sexuels. Puis elle fut violée par trois hommes. Donc c'est un électrochoc pour elle. Elle est meurtrie dans son corps, et quelque part c'est dur de réparer ça. Depuis, elle a une peur de l'homme parce qu'il y a eu cette violence qu'elle a subie à 18 ans. Et jusqu'à aujourd'hui elle n'a jamais pu retrouver la paix en elle-même. Mais peut-être que ce film lui a permis aussi de se réconcilier avec les hommes, avec la société, surtout que ce fut la première fois qu'elle racontait son viol devant une caméra, devant son public. Elle a caché cette histoire jusqu'à l'âge de 70 ans. Elle a gardé cette histoire en elle, elle ne l'avait encore jamais racontée, ni à sa famille, ni à personne. Vous voyez, c'est très dur de garder un secret aussi lourd en soi. Et pourtant, quand on la voit sur scène, elle joue avec les hommes, et dans ses textes elle n'a aucun problème avec eux. Cette image de « femme artiste » qu'elle s'est fabriquée, c'est une manière aussi de se protéger.

***Quels sont vos rapports avec cette femme ?***

Nous sommes devenues très proches du fait que j'ai mis cinq années à faire ce film. Ma mère est décédée au bout de la deuxième année, et je n'avais plus la force pour continuer ce film. Je me souviens de *Calypso*, m'appelant pour m'informer que nous n'avions plus d'argent pour continuer ce film. Elle m'a aidé à trouver l'argent, notamment auprès du gouvernement de Trinidad qu'elle sollicita. Quelque part, elle remplace aussi cette mère que je venais de perdre et du coup, me redonna le courage et la force de continuer à faire ce film. Depuis, il y a cette relation de confiance, de mère à fille, qui s'est installée, pendant tout le tournage du film.

**Propos recueillis par Harouna GOREL**



Pascale Obolo

Donc je suis très ravie d'être interviewée par la critique, parce que j'ai moi-même une revue d'art contemporain africain [*Afrikadaa*, Ndlr], je suis la rédactrice en chef de cette revue qui est en ligne, et je pense que la critique est importante pour nous, artistes.

Ca nous permet de nous poser des questions sur notre travail, de nous remettre en question et donc d'évoluer aussi.

***Calypso Rose est un film qui nous fait voyager : Trinidad, les États-Unis, l'Afrique. Pourquoi ?***  
C'est une construction très spéciale.

sacrifice fait aussi qu'elle ait connu la solitude. Parce qu'elle ne vit qu'à travers la scène. C'est comme une espèce de drogue. Aujourd'hui, elle a soixante-treize ans, mais elle continue à tourner, à faire des concerts dans le monde entier. Le seul moyen qu'elle a de recevoir de l'amour, c'est au travers de ses fans, lorsqu'elle se trouve sur scène. C'est pour cela qu'elle a besoin continuellement de chanter, d'échanger et de partager cette passion avec le public.

***Ce film est l'histoire d'une femme qui a été violée à 18 ans, par trois hommes. Depuis, elle ne s'est pas***

*Calypso Rose* de Pascale Obolo, *Même pas mal* de Nadia El Fani

**Deux écritures, le même combat**

Ce n'est peut-être pas un hasard si les organisateurs de la 23e édition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco) ont décidé de donner le pouvoir – tout le pouvoir – aux femmes. Tous les jurys, cette année, sont emmenés par des femmes. Femmes de courage, femmes de référence, ces têtes fortes du 7e art peuvent

Rose, née Mc Artha Lewis, est une ambassadrice de la musique caribéenne et une forte légende du calypso. Le film réalisé par Pascale Obolo, est avant tout un portrait intimiste sur cette grande diva du Calypso. C'est aussi un voyage qui promène de l'île de Tobago à New York, Paris en passant par Ouidah et Cotonou. Si chacune de ces destinations nous fait



*Malgré sa maladie, Nadia El Fani [Photo] est résolue à mener le combat pour l'émergence d'une société plus juste en Tunisie.*

leurs histoires. Ce qui est saisissant, ici, c'est la convergence entre ces deux productions. Comme Calypso, Nadia El Fani est confrontée à une difficulté : celle des islamistes qui, opposés à un regard différent sur la Tunisie et sur l'Islam, font des mains et des pieds pour empêcher le public de voir son film. Nadia, malade – elle est atteinte d'un cancer et doit suivre une chimiothérapie – ne veut pas se voir dicter sa conduite. Si le film se focalise sur les événements politiques, il montre également, en toile de fond, le combat que mène Nadia El Fani, avec courage et sans fléchir, contre la maladie. Une lutte acharnée contre les islamistes qui lui vaudra une fatwa. Malgré sa maladie, Nadia El Fani a choisi de vivre, de lutter contre cet islamisme qui tourmente de plus en plus sa Tunisie natale. Si les deux films semblent différents, par rapport aux thématiques qu'ils explorent (l'un parle de danse, l'autre de politique), leur point commun réside dans le fait qu'ils mettent en scène deux femmes, au caractère trempé, luttant pour des causes qu'elles jugent justes. Ces films sont construits autour de personnages centraux qui dictent leur volonté et impulsent au récit la ligne à suivre. Calypso Rose d'un côté, Nadia El Fani de l'autre, ces deux femmes, convaincues de mener le bon combat, dépendent de l'énergie pour voir éclater la vérité, leur vérité. Elles sont néanmoins soumises à des obstacles, qu'elles arrivent, malgré tout, à surmonter.

**Aboubakar Yeo M'BAH**



*Calypso Rose.*

compter sur des congénères aussi résolues que constantes. Il en est ainsi de Calypso Rose et de Nadia El Fani. Si elles ne boitent pas dans la même catégorie – l'une est chanteuse, l'autre réalisatrice de cinéma – ces deux femmes se font remarquer par une constance dans leur combat et une énergie morale avec laquelle elles ne transigent pas. Les films *Calypso Rose*, *the lioness of the jungle* (*Calypso Rose*, *la lionne de la jungle*) qui raconte, sous l'œil de Pascale Obolo, la vie de la chanteuse Calypso Rose et *Même pas mal* qui retrace le parcours et le combat de la Tunisienne Nadia El Fani, s'inscrivent dans cette dynamique de mise en évidence du combat de ces femmes. La première, Calypso

découvrir un épisode particulier de la vie de la chanteuse, la diva se découvre devant la caméra et aborde, avec franchise et loyauté, les moments les plus importants de sa vie : son enfance, ses sources d'inspiration, son parcours, son engagement pour l'Homme et pour la reconnaissance des droits de la Femme, mais aussi le viol dont elle a été victime à l'âge de 18 ans. La vie de Calypso Rose rejoint celle de Nadia El Fani, non pas dans la forme, mais dans le fond. Il ne s'agit pas, dans ce propos, de balayer du revers de la main le langage filmique et la forme de ces productions. Il ne s'agit pas non plus de dire si Pascale Obolo et Nadia El Fani utilisent les ficelles du documentaire pour narrer

*Dankoumba* de Bakary Diallo

**Retour vers le mythe du pays natal ?**

Le dankun désigne en bambara le bosquet d'initiation des chasseurs traditionnels. En intitulant son premier long-métrage Dankoumba (Le Grand dankun), le Malien Bakary Diallo pose d'emblée la question du sacré que l'on rencontre dans maints films africains, notamment dans sa dimension fantastique. Pourquoi en 2012, un jeune réalisateur choisit-il de traiter d'un thème si rabâché et apparemment hors du temps ?



En termes d'initiation, ce que le film offre au cinéphile est d'abord la description d'une tranche de vie d'un village de la région de Kayes d'où Diallo est originaire. Dankoumba intéresse ainsi par la beauté de ses images dont le traitement esthétisant produit l'effet paisible de « carte postale » d'un village africain. Le personnage principal du film est un prêtre de la religion traditionnelle que l'on suit du lever du jour à son coucher. Très vite, on se rend compte que le sacré dicte tous les actes de la vie, du pied qu'on doit poser sur le sol

au sortir du lit, aux rituels qui président à la toilette, au petit déjeuner ou au départ en voyage. Il s'agit de rituels qui se transmettent de génération en génération et auxquels Bakary Diallo consacre la totalité du film. On peut alors se demander si ce Malien de la diaspora ne verse pas dans l'exotisme de bon aloi, fasciné par une culture qu'il mythifie en quelque sorte. Ce retour aux sources d'une Afrique hors du temps étant fréquent chez les exilés nostalgiques de leur terroir depuis la négritude...

Pourtant, les motivations de Bakary Diallo peuvent s'interpréter comme une réponse aux défis de la vie moderne : pourquoi les Africains n'utiliseraient-ils pas leurs savoirs

(tous leurs savoirs) pour résoudre leurs problèmes existentiels et pour aller à la conquête du monde comme le fait un migrant dans le film ? L'exemple du chauffeur de taxi-brousse qui badigeonne son pneu avec une potion magique avant de rouler sur une louche posée sur sa route est en ce sens la traduction « moderne » d'un pacte qui lie « les êtres et les choses », selon l'expression de Birago Diop.

Enfin, on peut se demander si la commission de ce film n'est pas en réalité un appel à considérer l'animisme, dont on connaît la force d'intégration qui produit des syncrétismes, comme une solution au moment où le Mali subit les assauts d'un certain absolutisme musulman. La dernière scène du film est en ce sens symbolique : le prêtre traditionnel remet à l'endroit une sandale retournée, comme pour réinstaurer l'ordre dans un monde troublé et pour montrer le droit chemin.

**Sid-Lamine SALOUKA**

*Laan* de Lula Ali Ismail

**Khat, ménages à trois**



La réalisatrice djiboutienne présente les clichés d'une société en pleine décrépitude. Avec ce court métrage, Lula Ali Ismail fait ses premiers pas dans la réalisation mais pas dans l'industrie du cinéma puisque cette jeune mont-réalaise d'origine djiboutienne a débuté dans le cinéma en tant qu'actrice. C'est avec un autre regard qu'elle revient dans son pays d'origine après dix ans d'absence. Elle réalise à quel point les femmes ont pris de la place dans la société djiboutienne dans tous les secteurs d'activités. C'est aussi cette émancipation qu'elle veut partager dans sa première œuvre. A 30 ans à peine, elle devient ainsi la première réalisatrice djiboutienne à faire un film dans son pays. Pourtant,

elle confiera que la difficulté de trouver du soutien au pays ne relevait pas du fait qu'elle était une femme mais plutôt qu'il n'existe pas encore de structure pour accueillir un film. Souad, Oubah et Ayane sont trois amies d'enfance au quotidien divers qui traversent chacune une phase dans leur relation personnelle. Souad, interprétée par la réalisatrice elle-même, est chef d'entreprise et a une relation difficile avec son fiancé. Sa copine Oubah est, quant à elle, une commerçante dont le couple est bâti sur un mensonge. Et enfin Ayane, femme au foyer, désespère de ne pas recevoir assez d'attention de la part de son mari. Laan signifie « Copines » dans une langue dji-

boutienne. À travers le quotidien de ces trois amies, le film nous oriente vers l'impact que provoque un élément dont on parle à peine en société mais qui, pourtant y trouve bien sa place : le Khat, une feuille hallucinogène très populaire en Djibouti, mâchée, en général en groupe et qui a pour effet de stimuler ses consommateurs. Seuls les hommes sont filmés en train de mastiquer cette feuille mais la consommation par les femmes n'en est pas moins sous-entendue. L'un des personnages, Oubah, s'en procure à l'insu de son mari.

Le film nous plonge dans le monde de ces femmes et la réalité de leurs sentiments. Dans des cadres très serrés, le spectateur pris à témoin vit le petit côté intimiste de chacune d'elle. Par contre, les hommes évoluent dans des espaces lugubres et ternes. Ils fréquentent des lieux clos et se livrent au vice.

Cette vision manichéenne de la société ne dessert-elle pas le propos du film ?

**Djia Mambu  
Alhassane H.Maïga**